

11

Boîte collector
Une boîte collector est offerte par l'accueil de
l'Office de Tourisme. Elle vous permet de regrouper
vos cartes au fur et à mesure de votre parcours.

Puzzle à finir
Désormais les grands enfants ont aussi leur Môlo.
Môlo.

PLAN DE CAMPAINE

Anticipation & écologie

Lutte
pour le
progrès !

PLAN DE CAMPAGNE N°11

novembre 2023

Le Tour du monde d'une marmotte, Partie 3 (Ludovic)

p.3

Les Troubles anxieux d'un·e pisseenlit (Valentin)

p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

Contact

plandecampagne@protonmail.com

Déjà parus

Plan de Campagne n°1-10 (décembre 2022-octobre 2023)

L'Alcôve en letton n°1-2 (été-automne 2021)

Nouveaux Dossiers compressés (2021)

Le Tour du monde d'une marmotte (partie 3)

- Bonjour petite créature ! Ce n'est pas souvent que nous avons de la visite des nouvelleaux vivant.es ; j'imagine qu'il faut vous féliciter d'être parvenu.es jusqu'ici.

- Oh vous savez, nous sommes désolé.es de vous déranger ! dit Valja, qui énervait Trimier à être déférent.e comme ça devant les ancien.nes créatures. Iel reprit donc rapidement la parole avant que saon camarade l'en empêche :

- En même temps vous exagérez aussi, vous vous cachez dans le ciel avec plein de trucs super étranges pendant que nous on est sous la menace de la noyade !

- Tais-toi Trimier ! cria Valja à l'intérieur de leur conscience ; mais avant qu'iel ait pu ajouter quelque chose, un gros cafard aux antennes incurvées au-dessus de ses yeux bienveillants répondit :

- Laissez faire chè.re Valja, après tout votre ami.e a raison, vous méritez des explications. Je vois que vous avez rencontré les extra-terrestres ; mais celleux-ci ne vous ont pas tout dit ! La guerre qui nous a opposé.es a failli détruire notre espèce qui avait pourtant survécu aux ravages causés par l'espèce humaine.

- L'espèce quoi ?

- L'espèce humaine ! Nous n'étions pas les seul.es à vivre dans le monde avant l'arrivée des extra-terrestres ; il y avait alors des créatures très différentes de celles qui peuplent aujourd'hui la Terre ; leurs corps n'étaient pas mêlés comme le sont les nôtres aujourd'hui ; et chaque corps avait une seule conscience. C'est comme si vous trois aviez chacun.e un corps.

- Oh ! Ce serait horrible ! s'exclama Cornétine.
- Ben moi, je crois que ça me plairait bien d'avoir mon propre corps ! dit Trimier.
- Ces humain.es avaient découvert la technologie, le fait d'utiliser un morceau du monde pour en transformer un autre. Les extra-terrestres l'avaient aussi découverte. C'est cela qui leur permit de venir sur Terre quand leur planète devint trop froide et après que les humain.es aient tant réchauffé la nôtre qu'il devint impossible d'y survivre. Nous seul.es, nous survécûmes, dans la ville de Calidon, celle que vous avez aperçue dans l'eau. Cette ville n'avait pas été créée par la technologie mais par une sorte de magie qui la rendit imperméable aux désastres provoqués par les humain.es. C'est cette magie qui nous donna accès au ciel ; c'est cette magie que les extra-terrestres tentèrent de voler, c'est cette magie que nous cachâmes et qui nous fit gagner la guerre.

Mais nous fûmes magnanimes dans la victoire. Nous pacifisâmes avec nos ennemi.es : iels gardaient leur bulle, nous gardions notre domaine céleste, et nous laissâmes quelques-un.es des nôtres repeupler la planète en multipliant les formes de vie. Vint alors l'âge des abeilles, qui menacèrent de tuer les extra-terrestres, que nous défendîmes. Un accord fut alors trouvé pour que la ville de Calidon soit cachée, et avec elle la magie et le souvenir de la vie humaine. Mais voilà que l'eau, cette puissance supérieure à nous toustes, a décidé de révéler au monde l'existence de Calidon.

Oui c'est vrai, je fais ça ! Pourquoi, me direz-vous ? Suis-je ennemi.e de la vie à ce point que je veuille détruire son équilibre ? Point du tout ! Seulement, je me suis lassé.e de cacher Calidon ; la magie m'empêche de l'éroder, à rester au-dessus d'elle je me mets, en cet endroit, à manquer de minéraux, je fais de véritables crises de manque ! Les humain.es, auxquel.les ma santé importait si peu, m'ont fait ce dernier affront en mourant ! Il est donc temps que je recouvre des sols plus riches en magnésium !

- Et on doit faire quoi alors ?
- Pas grand-chose... Trouver votre place au sein du nouveau monde qui apparaîtra quand vous rejoindrez la Terre.

Cornétine était très impressionné.e par toute cette histoire et aurait aimé poser une dernière question, iel voulait savoir comment empêcher que les choses changent trop ; iel aimait la vie qu'iel avait vécue jusqu'à maintenant. Orpilo lui manquait et iel craignait de ne plus jamais l'é retrouver. Mais le regard de l'é cafard.e en chef.fe, quoique plein de sympathie, signifiait que le temps des questions était passé :

- Maintenant, au revoir, petit.e marmotte !

Et sous ellui le nuage se fit soudain aussi souple qu'un drap, aussi fin que du papier de riz ; iels tombèrent dans le vide, tout doucement, parachuté.es par le vent, freiné.es par des feuilles d'arbres ; au fil de leur descente iels aperçurent, entre les étendues d'eau, des formes géométriques partout sur la Terre ; des lianes grises et brillantes reliaient ces formes géométriques entre elles et plein de petits corps glissaient d'une liane à une autre. Ailleurs, des pierres immenses s'arc-boutaient sous des cubes de pierre encore plus grands et creux dont iels apercevaient l'intérieur plein d'animaux qui semblaient discuter autour de plaques de bois avec, dans les pattes, de minuscules morceaux de pierre arrondis et évasés pleins de nourriture et de boisson ; plein d'autres animaux marchaient et couraient le long de grandes lignes tordues en tous sens mais sans végétation.

Comme iels prenaient de la vitesse, Cornétine mit leurs ailes en marche. Mais le souffle du vent était trop puissant et les tirait dans toutes les directions en même temps. Trimier sentit soudain qu'iel pouvait partir où iel le voulait ; iel battit des bras et de nouveaux bras sortirent de leur corps : les cafards avaient raison ! Iels se séparaient en plusieurs corps ; Cornétine tira de toutes ses forces sur le corps de Trimier pour l'é garder avec elleux mais ça ne résistait plus : « je m'en vais, laissez-moi ! » criait Trimier dans leur esprit, et iel s'en alla. Valja voulut partir à sa poursuite et déjà iel se détachait de Cornétine :

- Non ! Attends-moi ! Reste avec moi ! cria Cornétine mais déjà Valja était parti.e loin, laissant Cornétine tout.e seul dans leur corps.

Iel était là, au milieu du ciel, à une trentaine de mètres du vide, balloté.e par les vents ; iel voyait s'éloigner ses deux ami.e.s

dont iel n'avait jamais été séparé.e. Iel ne savait pas où iel se trouvait ; iel cessa de forcer et une voix lui dit : « laisse-moi faire, je vais te ramener là où tu habitais avant. » C'était la voix, très calme, de léa chef.fe des cafards.

Cornétine fut soufflé.e jusqu'à atterrir sur un carré d'herbe au milieu de Calidon. Mais c'était un tout petit carré d'herbe ; il y avait de la terre ocre, une sculpture de cheval posée sur un ressort, un grand rectangle orange avec une toile au milieu, un bassin d'eau bleu clair, et puis des cubes avec dessus des triangles, rouges et bleus. Et les chemins étaient droits et perpendiculaires, gris foncé et tous rugueux sous ses pattes ; cette fois, iel avait vraiment envie de pleurer.

Iel se retint pourtant et marcha jusqu'à rencontrer quelqu'un.e qui voudrait bien lui parler. Autour d'iel, tout le monde était affairé, en train de courir à droite à gauche, ou concentré pour faire pousser toujours plus de formes géométriques ; et tous ces corps étaient uniques, ne se parlaient pas, ou alors pour se plaindre à un.e autre qu'iel avait changé la forme du chemin sur lequel iel marchait. Cornétine finit pourtant par apercevoir léa vieilieux léopard.e sourd.e de Mardicotazillac ; iel était allongé.e par terre, sans bouger, la tête sur ses deux pattes avant aux poils à moitié arrachés :

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ! lui cria Cornétine le plus près possible de son oreille :

- Tu me demandes ce qu'il s'est passé ? C'est bien ça ?

Cornétine hocha la tête en faisant un effort pour ne pas avoir l'air trop abattu.e. Léa léopard.e lui répondit :

- Iels sont devenu.e.s folloux ! Depuis qu'iels ont appris l'existence de la magie, iels ont voulu se séparer et on m'a abandonné.e.

- Moi aussi mes ami.e.s m'ont abandonné.e !

- Voilà, c'est exactement ce que je disais ! Vous les jeunes, vous ne pensez qu'à vous amuser ! Va faire de la randonnée, si ça te chante ! Qu'est-ce que ça peut me faire !

- Mais non ! cria Cornétine. Je disais que moi aussi j'ai été

abandonné.e ! Mais on peut rester ensemble si tu veux ; on pourrait peut-être partager mon corps !

- Ah oui ! C'est gentil ! Mais je vais te ralentir...

- C'est pas grave ! on va essayer de se trouver un petit endroit où un.e marmotte et une léopard.e pourront être heureureuses !

Cornétine prit la patte de léa léopard.e et iel sentit son esprit rentrer dans le sien ; iels formaient un seul corps maintenant ; léa léopard.e s'était rapetissé.e pour monter sur son dos ; Cornétine mit ses ailes et iels s'envolèrent. Iels discutaient maintenant directement dans leur tête et iels pouvaient ainsi s'entendre :

- Tu connais Orpilo ? C'était mon corps avant !

- Oui ! Iel est très connu.e, iel fait partie de ceux qui se sont opposé.e.s à la magie. Je n'ai pas voulu les suivre quand iels sont parti.es mais maintenant je regrette ; avec toi j'aurais la force d'y aller.

Alors iels volèrent pendant de longues heures. Léa léopard.e, qui s'appelait Kirkène et avait plus de deux cent ans, ce qui est assez vieux pour un.e léopard.e, guidait léa marmotte. À leur arrivée, iels sentirent un air très doux, virent un lac à l'eau turquoise et des animaux qui jouaient ensemble en se montant les un.e.s sur les autres : c'était un jeu qui amusait beaucoup les corps, de faire des puzzles en accrochant des parties les unes aux autres et en se tenant par les pattes pour essayer de monter le plus haut possible. Un.e phacochère était en haut de la pyramide, en équilibre sur les ailes d'un.e goéland.e dont les jambes se tenaient tendues, accrochées par les serres, sur la queue d'un.e binturong qui faisait le poirier. Cornétine, même siel était toujours triste, fut heureuse de trouver autant de nouveaux ami.e.s avec qui iel allait pouvoir vivre.



Du temps s'écoula ; je fis un peu des miennes et je détruisis quelques-unes des constructions animales qui avaient crû trop vite à mon goût ; quelques crues bien senties permirent de restituer des espaces non aménagés. La magie elle-même fut aussi utilisée pour défaire les créations des débuts, trop inspirées du premier modèle à disposition : celui des humain.es, le vôtre en somme, mes cher.es lecteurices. Mais une belle invention humaine resta très appréciée des animaux : l'écriture. Même chez Cornétine et ses ami.es opposé.es à la magie, on finit par apprendre à écrire en même temps qu'on accepta la magie pour guérir la surdité ou la branche d'un arbre malade. C'est ainsi qu'un jour, Cornétine put lire cette carte postale qu'elle reçut :

« Notre chèr.e Cornétine,

Nous avons fini par apprendre où tu vivais ; sais-tu que nous t'avons toujours cherché.e. Nous fûmes tout de suite si désolé.es de t'avoir perdu.e...

Nous habitons maintenant toustes les deux à Calidon ; nous y avons chacun.e une maison ; et si chacun.e de nous vaque au printemps à ses occupations, nous avons pris l'habitude de nous retrouver à la fin de chaque été pour hiberner : nous nous amusons beaucoup : notre terrier est très sympathique, en plein centre-ville un arbre nous réchauffe de sa sève et nous fait pousser des campanules au bout de ses racines. Trimier est toujours aussi foufolle mais j'ai appris à le laisser faire ; d'ailleurs iel est devenu.e un.e marmotte très important.e à Calidon car iel raconte toujours très bien nos aventures, en rajoutant chaque fois un nouvel épisode qu'iel invente et qui égaye nos hibernations collectives ; car notre arbre est ami.e avec toute une bande d'arbres qui hébergent plein de marmottes. Et puis, quand des méchant.es créatures veulent nous embêter, c'est ellui aussi qui est capable de crier pour faire valoir nos droits ! Quant à moi, je me charge de la diplomatie...

Nous aurions donc tout pour être heureureuses s'il ne nous manquait pas notre meilleur.e ami.e à léaquel.le nous pensons bien souvent ; tu as notre adresse au dos de cette carte ; rejoins-nous vite !

Tes vieilles ami.es,
Valja et Trimier »



Quand Cornétine reçut cette lettre, Kirkène venait de mourir ; ses pensées s'étaient faites de plus en plus rares dans leur esprit puis iel lui avait dit un dernier « au revoir Cornétine », très calme et plein d'une grande amitié. Cornétine vivait depuis longtemps dans une tristesse permanente que des joies traversaient pourtant souvent. Iel en voulait à ses ami.es de l'avoir abandonné.e et peinait à croire qu'iels lavaient vraiment recherché.e avec tant de volonté. Iel se dit qu'iel pourrait aller les voir à l'occasion, pour parler du bon vieux temps, mais qu'au fond, ce temps-là avait beau être bon, il était vieux.

Les Troubles anxieux d'un·e pisstenlit

Il y a d'abord que c'est un champ immense, vous comprenez ? Un champ sans borne : le regard de Pisstenlit s'évase là-dedans à en perdre la soif et le goût du soleil, de la lumière de toutes façons bien noire quand les pétales fixent l'horizon.

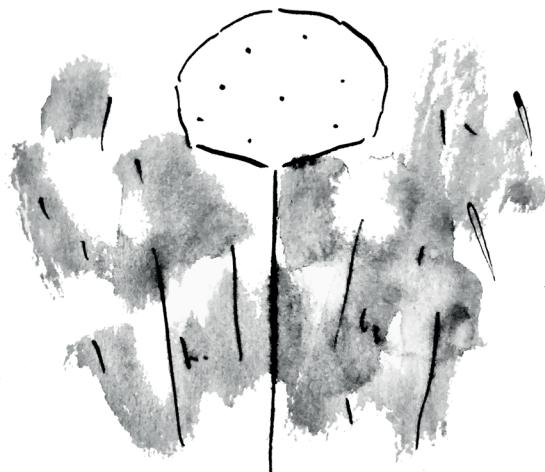
Il y a ensuite une tige puis un capitule et sur ce capitule bien des choses... et tellement de pisstenlits autour ont été ramassé.e.s : mais iel mélange encore tout.

Il y a enfin un jour lointain où n'est restée que la tige d'un effeuillage miraculeux : une main s'était penchée sur léa pisstenlit puis avait tout plumé. Il y avait eu des prières et beaucoup de peur, mais par miracle la main n'avait pas arraché la tige. Alors les pétales avaient reparu, plus tard. Étrange consolation.

Et puis avec l'effeuillage étaient arrivés des doutes et dissociations : léa pisstenlit s'était soudain cru.e devenir autre.



Un capitule sec et rasé, cuisant au soleil d'octobre. Ou bien le contraire : si touffu, si plein de pétales et de mousse qu'iel s'étouffait et faillit rompre sa tige en la secouant. Bientôt ce fut clair comme une volée d'aigrettes.



Léa pissemnit souffrait de troubles anxieux.

Iel voyait la nuit, dans les moindres ombres, paraître à nouveau des mains et des dents blanches, et parfois une patte, un pied, qui l'écrasaient. Iel tremblait dans les nuits trop chaudes, et suait dans les nuits trop froides.

- Qu'est-ce que j'ai ?
- Je veux guérir, je veux juste aller mieux !
- Tout mais pas ça.
- Maintenant ça suffit, il faut se reprendre en main, ça suffit.

Iel disait ensuite ça suffa comme ci, et ça ne léa faisait même pas rire. Iel se retournait vers les autres pissemnits, dans le champ immense et sans borne, tendait loin sa tige en direction de la lune.

- Je crois que c'est à cause du traumatisme de l'effeuillage.

- Vous avez du mal à vous y habituer ?
- Comment ça, m'y habituer ?
- Hé bien, le capitule ras.
- Non, j'aime cette surface lisse. Comme de réverbérer le champ sur ma tige. C'est plutôt... cette main !

Le champ de l'automne se couvrit de vert et d'un beau bleu léger, les pissenlits d'aigrettes et tout l'horizon d'un brouillard subtil au lever du soleil : la rosée reparaissait. Les nuages, la pluie, les bêtes couraient se mettre à couvert. Chaque passage, chaque frôlement, léa pissenlit tremblait. Le froid, ce n'était rien.

- Et comment font les autres ? L'inconscience ?
- Il faut accepter. Peut-être qu'il faudrait regarder en face l'objet de votre terreur.
- Moi je veux bien, tout !
- Vous savez, personne ne vous demandera rien. La vie d'un.e pissenlit, c'est simple : soleil, pluie, corolle et pétales. Le capitule un jour fleuri, l'autre ras. Et puis fini, kaputt !

La chouette renifla.



- C'est ça ? Qui vous trouble ?

- Non... c'est cette main !

Léa pisstenlit tendait son capitule vers la chouette étrangement installée au sol, qui se râclait la gorge et s'ébrouait. Elle était très claire : les plumes blanches et beiges. Ses oreilles pointaient vers le soleil comme des petites antennes de limaçon.



- Qu'est-ce que vous pouvez faire pour moi ?

La chouette léa regarda, les yeux à demi-plissés, comme très fatiguée.

- C'est à vous de faire le travail, moi...

- C'est tout ?

- Vous avez rêvé dernièrement ?

- Rêvé ?

- Non, alors non, rien à faire. C'est à vous d'agir !

La chouette s'envola. Léa pisstenlit fut très immobile. Le vent se leva, fit un peu trembler la tige qui s'efforça de conserver sa raideur. À vrai dire, ce n'était pas difficile : c'était comme si la raideur était devenue naturelle. Iel avait l'impression d'être un fil de fer.



L'angoisse revint très vite. À quoi ressemblait-elle ? C'était une petite douleur juste sous le capitule, tenace et régulière. Puis comme une lame de fond qui léa secouait : alors les pétales moribonds de l'automne se répandaient dans les herbes alentour. Cela soulevait des protestations timides, mais léa

pissenlit n'entendait rien. Ou plutôt, une centaine de voix se bousculaient en ellui : iel entendait tout, sans rien comprendre.

Et fatalement un jour, la main reparut. Léa pissenlit se recroquevilla sur ellui-même, et tout le temps que l'ombre de la main fut sur ellui, ce temps... mieux vaut ne pas en parler ! L'ombre immense masquait le soleil, il y eut en léa pissenlit une frénésie terrible, et puis soudain plus rien : c'était arrivé, voilà tout. C'était arrivé : la main se pencha sur léa pissenlit et lentement léa pluma.

Iel commençait à peine à s'y faire : un, deux, trois pétales... mais la main s'arrêta aussitôt, sembla changer d'avis. Elle s'éloigna quelques instants, léa pissenlit pensa que les troubles anxieux, quand même, c'était bien peu de choses : iel se voyait déjà tiré.e d'affaire ! Mais la main redescendit, plus bas cette fois. Le battement s'accéléra, la tige, le capitule, jusqu'aux pétales un peu ternes... la main caressa quelques secondes la tige avant de l'arracher !

Il y eut un grand vide.

Ce vide dura longtemps, longtemps. Léa pissenlit voyait un grand tunnel sombre, et puis au fond, une lumière ténue.

C'est en tous cas ce qu'iel dit à ses camarades, quand iel se trouva de nouveau capable de s'exprimer. Iel était dans une grande pièce lumineuse. Il y avait, autour, très serré.e.s, tout un tas de plantes, et toustes étaient fiché.e.s dans un grand vase.



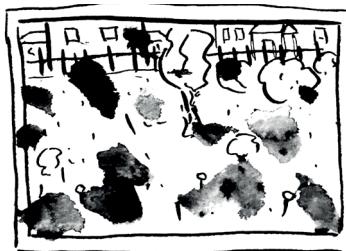
Le vase était proche de la fenêtre. Léa pis senlit pouvait voir le champ immense, quand il y avait du soleil : depuis la table, c'était quelque chose ! Jamais iel n'aurait pu dire d'où iel avait été arraché.e.

- Alors on est un beau bouquet !
- Mais ce vase...
- Oui, nos jours sont comptés. Mieux vaut t'y faire tout de suite.
- N'écoute pas la rose ! Je crois qu'elle n'a qu'une envie : toustes nous voir névrosé.e.s !

C'était un désespoir du peintre : il avait en quelque sorte pris léa pis senlit sous son aile, et tenait fort à lui expliquer sa conception du vase.

- Au fond, nos jours ont toujours été comptés.
- Enfin, un vase... moi je me sens très anxieus.se !
- Tu sais, ce n'est pas difficile, une vie de pis senlit.
- On me l'a déjà dit ! Et puis voilà, maintenant. Un vase ! Oh là là, là là !

Le désespoir du peintre renifla silencieusement. Puis il regarda léa pis senlit en souriant.



- Tu sais, tu auras le temps ici de vivre bien des choses. Par exemple, je crois que la main nous peindra. Moi, comme tu imagines, je suis très difficile à bien rendre... je me demande ce que ça donnera ! Tout de même, c'est plus intéressant que la haie où je me trouvais jusqu'à présent...

- Je m'en fous des peintres et des haies !
Je... Que va-t-il m'arriver ?

Et léa pissenlit anxieuse sentait sa tige à nouveau se contracter. L'eau du vase était mauvaise. On ne la changeait qu'une fois par jour : elle sentait la moisissure et la décomposition. En plus, il y avait la promiscuité : léa pissenlit pensait à son champ, sa vie passée.



Un soir, la lumière était tombée, les plantes autour s'étaient mises à ronfler gentiment, léa pissenlit comme à son habitude s'agitait, tremblait, sensible au moindre souffle de l'air. En se retournant, iel vit une autre source de lumière. C'était comme un tout petit champ, encadré dans un coin sombre de la pièce. Un grand carré, sonore, où des silhouettes humaines semblaient s'agiter.

Léa pissenlit, perturbé.e par le bruit, magnétisé.e néanmoins, fixa le petit champ carré de l'autre côté de la pièce. Devant, iel devinait les humain.e.s et les entendait, par moments, parler, réagir à ce qu'il se passait dans ce champ lumineux.

Un moment iels se levèrent, avant de se tenir le visage dans les mains. Puis iels hurlèrent, et ainsi de suite : cela faisait un vacarme terrible. Léa pissenlit se tourna vers le désespoir du peintre, mais il avait fermé les écoutilles depuis un long moment déjà, et iel pensa qu'il devait être à ses rêves de peinture impossible.

- Tant mieux pour lui ! Mais tout de même, iels m'angoissent, ces humain.e.s !

Heureusement, cela finit rapidement.

Le grand champ vert fit place à de rapides séries d'images et de bruits. Autour du carré, les humain.e.s s'étaient calmé.e.s : on devait boire ou regarder ailleurs. Léa pissenlit sentit une paire d'yeux sur ellui, mais cela ne dura qu'un instant.



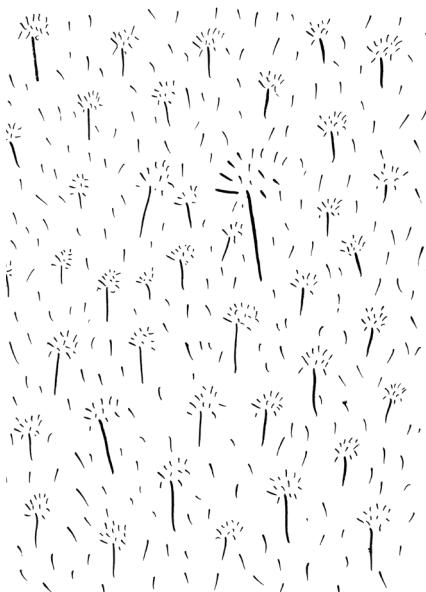
Puis une nouvelle image parcourut le champ carré. Des humain.e.s, sur un fond beige comme du sable. Il y avait aussi beaucoup d'engins, de mécaniques, et puis des explosions. On avait l'air de pleurer, de hurler. Les humain.e.s dans la pièce ne regardaient plus le champ carré : iels s'étaient déplacé.e.s de

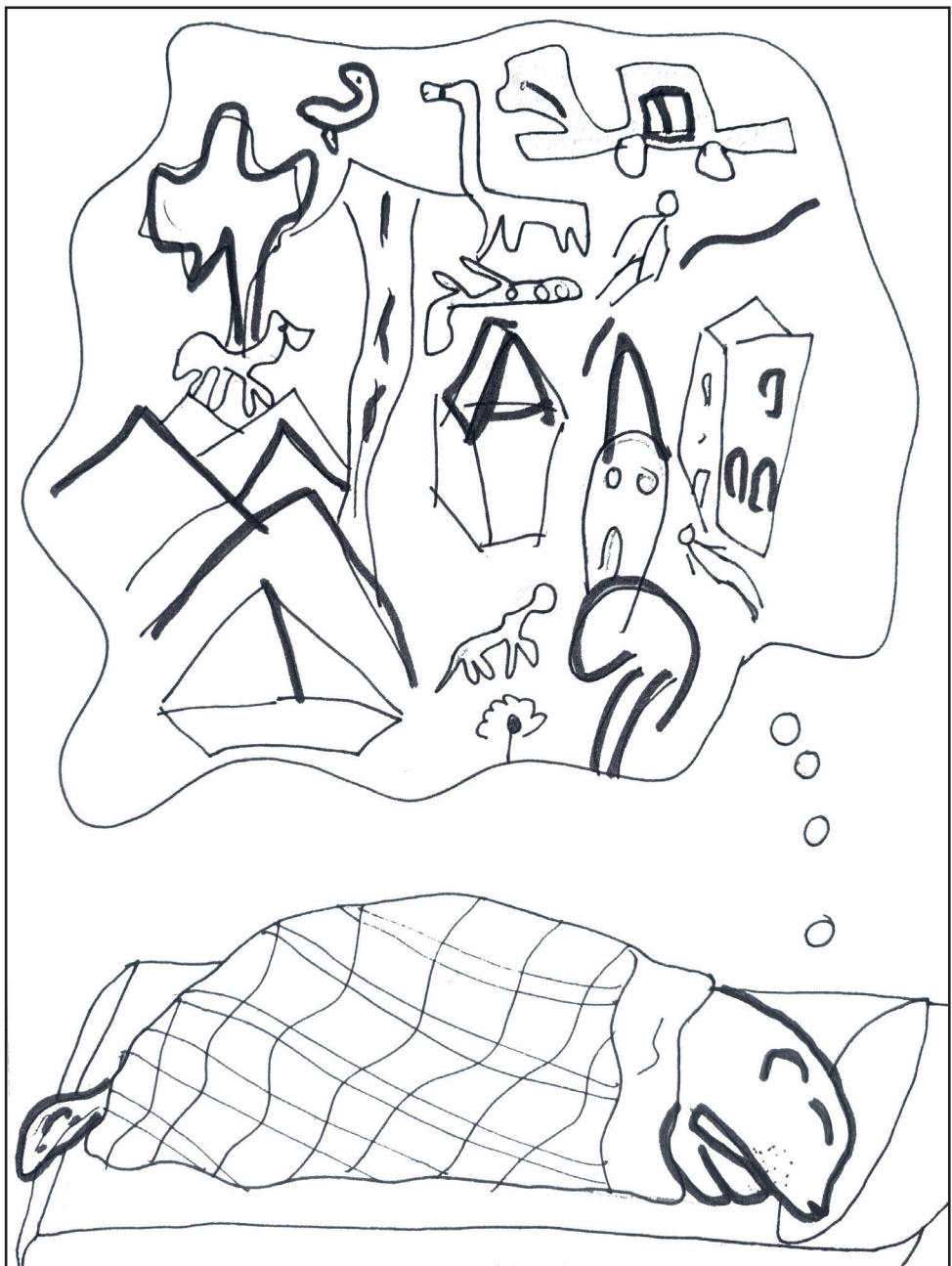
quelques mètres et parlaient, près du vase. Léa pissenlit continuait à regarder le grand champ. Les explosions redoublaient, il y avait encore des pleurs et du sang. Et puis cela passa aussi.

Le champ carré redevint soudain vert, une musique retentit, et les humain.e.s prirent place à nouveau devant. Léa pissenlit se sentit très las.se. Iel comprit pourtant quelques minutes plus tard : l'anxiété avait disparu ! Iel regardait l'écran, les silhouettes humaines sur la pelouse. Iel se sentait en paix.

On peignit le vase, bien entendu. Les plantes avaient fini par se calmer : les premiers jours elles étaient encore trop agitées, trop pleines de la vie du champ. Il avait fallu raréfier les changements d'eau, baisser le store plus tôt. Bientôt elles furent à point. Plus aucune ne bougeait, c'était le moment idoine avant qu'elles fanent.

Il fallait peindre vite. Une aquarelle, peut-être. On fit quelque chose de potable, mais rien d'exceptionnel. D'ailleurs, je ne sais plus où elle est passée, cette aquarelle. Les plantes, je les ai mises au compost, naturellement. Parce que c'est important, l'écologie.





♥ Joyeuse hibernation à tous les ♥